Ami du Clergé du 24 mars 1949

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XVIII. *Pâques :* Bienheureux ceux qui pleurent ! 89. — XIX. *1er Dim. après Pâques :* Bienheureux les affamés et les assoiffés de justice ! 91.
Pour le jour de Pâques. — Pâques et le salut du monde, 92.
Conférence. — Le monde et le scandale, 93.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — LIX. La France et l'Eglise, 95.

DOMINICALES LITURGIQUES

XVIII

Pâques

BIENHEUREUX CEUX QUI PLEURENT !

Mes frères,

Tous les jours au *Gloria* de la messe nous chantons la gloire de Dieu. *Glorificamus te.* Aujourd'hui nos chants, nos acclamations doivent se faire plus glorieux encore, parce que le Christ, notre Pâque, a été immolé. *Te gloriosius prædicare...* « A Celui qui nous a aimés, qui nous a lavés de nos péchés par son Sang et qui nous a faits rois et prêtres de Dieu son Père, à lui la gloire et la puissance... » (Apoc., I, 6).

Car, aujourd'hui, tout doit être à la joie. Jésus est ressuscité. Le Dieu vivant, Dieu en qui nous avons la vie, reçoit aujourd'hui la louange du triomphe de son Fils. Jésus ressuscité ne meurt plus ; il vit, il est présent partout, d'une présence à la fois une et multiple, aussi multipliée que l'indigence et la faim des âmes.

La liturgie multplie les chants de joie : *Alleluia !* pour « ce jour que le Seigneur a fait ». Les ornements du prêtre sont d'une blancheur resplendissante, la flamme du cierge pascal symbolise la vie et la lumière qui ont triomphé de la mort et des ténèbres. Et vos âmes, purifiées par la pénitence, nourries du Corps du Christ ressuscité, ont revêtu la blancheur de la grâce : *Stolis amicti candidis...*

Pourquoi, alors, reprendre la formule des Béatitudes : « Bienheureux ceux qui pleurent » ? — Pour le bien comprendre, essayons de nous représenter la gloire que le Christ nous réserve, la récompense qu'il nous prépare.

I. — *La gloire du passé*

1° Lorsque Moïse, libérateur d'Israël, eut accompli la mission à lui confiée, mission marquée d'éclatants miracles, il laissa déborder sa reconnaissance et sa joie dans un admirable cantique qui se lit aux Laudes du jeudi : *Cantemus Domino*, et que vous retrouverez à la messe de Ste Jeanne d'Arc :

« Je chante le Seigneur, car il s'est élevé sublime. Il a jeté dans la mer le cheval et son cavalier. C'est ta main droite, Seigneur, magnifique de force qui brise l'ennemi. Tu abats tes adversaires par ta majesté puissante. Au souffle de ta bouche, les eaux s'amoncellent. Les enfants d'Israël marchent à pieds secs au milieu d'elles. Mais le Pharaon est entré avec ses chars et ses chevaux dans la mer ; et le Seigneur a ramené sur eux ses flots. »

Aux Vêpres du Temps pascal, ce miracle est évoqué. Mais la délivrance du peuple de Dieu était la figure prophétique de cette libération des âmes que Jésus a opérée par sa Passion sanglante : « Après la Mer Rouge passée, offrons nos chants au Christ-Roi ; dont l'amour nous donne à boire le sang sacré ; dont le corps et les membres par l'amour-prêtre sont immolés. Notre Pâque, aujourd'hui c'est le Christ (véritable Agneau de Dieu) ; tout à la fois victime pascale et, pour les esprits purifiés, pur azyme de sincérité. »

L'Agneau a racheté les brebis. Le Christ innocent a réconcilié avec son Père la multitude des pécheurs. Ce n'est plus un roi terrestre qui est vaincu, ce sont les enfers qui lui sont soumis. Ce n'est plus une servitude étrangère qu'il brise, ce sont les chaînes de la mort que victorieusement il casse. Ce n'est plus une Terre Promise, si luxuriante soit-elle, qu'il annonce, mais la vie éternelle qu'il mérite. Mais à quel prix ! « La mort et la Vie ont lutté dans un étonnant duel ». Il a fallu que le Christ souffrît, pleurât, suât à l'agonie une sueur de sang tandis que dormaient ses amis, subît la trahison, la calomnie, la dérision, les coups, l'humiliation de la croix, tout son corps déchiré de la tête aux pieds, le délaissement de son Père... Toutes ces tortures et la mort même, son Amour les a voulues, acceptées pour effacer nos fautes, les crimes passés, actuels, futurs, de toute l'humanité. O admirable condescendance d'Amour ! Le Fils livré à la mort pour racheter l'esclave ! Que nous aurait servi de naître s'il ne nous avait tant servi d'être rachetés !

C'est ce mystère de l'amour rédempteur qui brille à nos yeux, dans cette Hostie de la messe qui s'élève entre les mains du prêtre, comme un pur soleil spirituel en son aurore.

Mon Seigneur et mon Dieu ! Que sa blancheur faite de grains de pur froment broyés sous la meule, illumine à vos yeux notre Dieu broyé pour nos péchés, que son humble apparence nous enseigne que pour nous sauver, le Dieu immense et tout-puissant s'est fait obéissant jusqu'à la mort, que sa docilité à se laisser porter par la main du prêtre jusqu'à vos lèvres trouve en vous des âmes dociles à la grâce, qui s'ouvrent à l'amour, au sacrifice, à la joie !

C'est bien à la joie qu'aboutit le sacrifice. Pâques suit toujours le Vendredi Saint et de si près ! « Une femme, lorsqu'elle enfante, est dans la douleur ; mais lorsqu'elle a mis un fils au monde, elle ne se souvient plus de sa douleur dans la joie qu'elle a d'être mère. » Les douleurs de la Passion ont mérité que « se répande la joie dans la cité par le cours impétueux de la grâce débordante... par toute une lignée céleste changée, par sa seconde naissance, en une création nouvelle... par la maternité féconde et universelle de la grâce ». « Chantez au Seigneur qu'il est bon, que sa miséricorde est éternelle. Mieux vaut se confier en Dieu qu'en l'homme. La droite du Seigneur a fait des prodiges. La pierre que les bâtisseurs ont rejetée est devenue la pierre angulaire. Voilà le miracle qu'ont vu nos yeux. Voici le jour que le Seigneur a fait. Exultons et jouissons de sa joie. » (Ps. CXVII). *Te Deum laudamus...*

II. — *La gloire d'aujourd'hui*

Je ne vous prouverai pas que Jésus est ressuscité. Sa glorieuse résurrection, annoncée par lui (Mc., x, 34 ; IX, 8 ; VIII, 31) vous est attestée par des témoins qui se sont fait égorger et par sa survie unique au monde et divine dans l'Eglise. Elle est, d'ailleurs, un dogme de notre *Credo*.

Mais sa victoire doit être la vôtre. Unis par la grâce du baptême à Jésus-Christ, revivifiés dans l'eau sainte de la Pénitence par une vie nouvelle, nourris du Corps glorieux et du Sang précieux du Sauveur ressuscité, c'est en ressuscités que vous allez vivre, puisque vous êtes les membres d'un Corps dont le Chef est ressuscité pour une vie éternelle. Le nom de chrétien exige 1° que vous renonciez au péché et, 2° que vous travaillez énergiquement à votre progrès spirituel.

1° Depuis plus de deux mois l'Eglise demande à Dieu que, « par le secours de la prière de la T. Ste Mère de Dieu, nous ressuscitions de nos iniquités ». Le péché a apporté la mort, car il a arraché l'homme à Dieu. Il a détruit l'harmonie vitale par laquelle l'homme puise la vie en Dieu comme les sarments la sève dans le cep de vigne. Ah ! faites, Seigneur, que nous soyons toujours libérés du péché et à l'abri de tous les troubles ! *ab omni peccato simus semper liberi...*

2° Je ne veux plus mourir, je veux vivre. *Non moriar, sed vivam.* C'est pour Jésus-Christ seul que je veux vivre.

Dieu est la Vie en sa source, en sa plénitude. Pâques est la fête de la Vie qui triomphe. *Dux vitæ regnat vivus... Sepulchrum Christi viventis... Tu, victor Rex... ;* de la Vie qui se répand dans le monde en torrent débordant : *ut vitam abundantius habeant.* Nos matérialistes se glorifient orgueilleusement d'être maîtres de la vie, donneurs de vie. Que possédez-vous, pauvres êtres d'un jour, que vous n'ayez reçu ? Si donc vous l'avez vous-même reçue, cette vie, pourquoi vous enflez-vous, comme si vous ne l'aviez pas reçue d'un autre ? C'est de Dieu que vient toute votre vie, même la naturelle ! Le corps humain tient sa vie de l'âme, il n'existe pas sans l'âme et c'est Dieu qui crée l'âme intelligente de l'homme.

Mais l'âme reçoit, au baptême, une vie nouvelle, surnaturelle, qui vient de Dieu, sa propre vie, la grâce. Or le corps est si intimement uni à l'âme qu'il ne peut rester étranger à cette vie nouvelle. L'homme chrétien tout entier, corps et âme, vit de Dieu. Voilà la vie éternelle, cette vie que le prêtre vous souhaite en vous présentant le Corps du Christ ressuscité. Par lui s'alimente votre vie. L'homme doit demeurer branché sur Dieu et puiser la vie en lui. L'animal vit d'en-bas. L'homme d'en-haut. Le corps de l'homme doit vivre de son âme spirituelle, celle-ci de Dieu. *Christus, Vita vestra.. Qui manet in me...*

« Si vous êtes ressuscités avec le Christ, aspirez aux biens d'en-haut... non à ceux de la terre » (Col., III, 1-2). « Purifiez-vous du vieux levain... Soyez une pâte nouvelle... » (Cor., v, 8). A l'exemple du Christ qui apparut transfiguré, agile, impassible, « spiritualisé », efforcez-vous de vous élever vers lui, de vivre de l'esprit, de vous spiritualiser, de vaincre le « terrestre ».

Chaque dimanche est fête pascale. Chaque messe est Vendredi Saint et Pâques. Chaque communion, une union à la victoire de Jésus, une part inestimable à son triomphe sur le péché, le démon. Communiez tous les jours. Vous mangerez la Force, la Vie. Votre foi grandira, « et cette victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi » (I Jo., v, 4, 10).

La victoire d'une armée, le triomphe de son chef ne dépendent-ils pas de la force de résistance, du courage et de l'élan de chacun, des soldats ? Ainsi de votre force de chrétiens dépend la plus grande gloire de Dieu, le triomphe de l'Esprit.

III. — *La gloire à venir*

C'est pour Jésus-Christ seul que je veux mourir. Il nous a ouvert en ce jour, par sa victoire sur l'enfer, les portes de la vie éternelle *(Collecte)* et le sacrement admirable qui doit son origine aux mystères de la Pâque nous est un gage de la gloire future (Secrète). *Aperuisti credentibus regna cœlorum...*

Notre époque méprise étrangement la mort qui pour le chrétien est si grande et si belle. Elle est auréolée de la certitude de l'amour de Jésus-Sauveur et du ciel qu'il nous a promis. La mort est l'entrée dans la maison du Père, un second baptême, une Pâque, le dernier et définitif passage. Elle est donc surnaturellement une fête, une célébration triomphale, ainsi que le suggèrent l'Office des Morts, les accents du *Subvenite*, du *Requiem*, de l'*In paradisum*.

Bienheureux ceux qui pleurent sur le péché, sur la perte des âmes, ainsi que pleurèrent Jésus sur Jérusalem coupable, et Marie au pied de la croix,

ainsi que Jésus le recommanda aux femmes de Jérusalem,

ainsi que pleurent les saints et les prêtres, tel le saint Curé d'Ars (« Je pleure, parce que vous ne pleurez pas », disait-il à un pénitent),

ainsi que pleurent sur des fils qui s'égarent des mères qui parfois en meurent. Ils seront consolés. Monique le fut splendidement par la conversion d'Augustin. « Mais pour mourir c'est de la joie que j'éprouve, avouait Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. Je n'ai besoin de résignation que pour vivre. »

Le Christ a vaincu la mort comme la souffrance. Il en a fait l'entrée dans la lumière, dans l'amour, dans la vie, un jour de *Magnificat*, si nous souffrons avec lui : *si compatimur ut et conglorificemur.*

« Si je n'étais pas chrétienne, à la première déception je me tuerais. Mais j'ai confiance au Christ. Il m'enverra toujours sa force pour bien vivre et bien mourir », disait une jeune fille.

« La mort est tellement pour moi le début de la vraie vie que jamais ce changement ne m'inquiète. Dieu sait l'endroit (terre ou ciel) où mon action le servira mieux. Lorsque j'assiste à un enterrement, j'ai beaucoup plus tendance à prier pour ceux qui restent que pour celui qui est parti » (Un militant).

* *

Un éminent théologien, un an avant sa mort, le P. Huby, S. J., avait reçu les derniers sacrements à l'occasion d'une défaillance cardiaque. Comme, l'alerte passée, son supérieur s'excusait de lui avoir causé une émotion inutile, le malade protesta doucement : « Mon Père, je n'ai pas été ému, j'ai été ébloui ! »

En cette fête indicible prophétisée par S. Jean dans son Apocalypse, Dieu essuiera paternellement, maternellement, toute larme des yeux de ses enfants. Il n'y aura plus ni souffrance, ni deuil, ni mort. Ce sera l'éternelle Pâque, à la table royale du Seigneur, à qui soit la gloire, par Jésus-Christ. *Amen.*

XIX

1er Dimanche après Pâques

BIENHEUREUX LES AFFAMÉS
ET LES ASSOIFFÉS DE JUSTICE

Mes frères,

Nous avons célébré par toute une semaine de joyeux *Alleluia* le triomphe du Christ. Les lundi et mardi de Pâques sont fêtes de 1re classe et la grand'-messe solennelle se célèbre aujourd'hui encore, ces deux jours, en bien des paroisses. Une recommandation de Moïse se chante à l'*Introït* : « Le Seigneur vous a introduits dans le pays où coulent le lait et le miel. Vous fêterez chaque année ce souvenir, afin que la loi du Seigneur soit toujours dans votre bouche. » Aussi demandons-nous à Dieu de nous aider à vivre conformément au mystère pascal, puisque nous y donnons l'adhésion de notre foi.

De même, en ce 1er dimanche, nous prions Dieu tout-puissant « que nous ne cessions pas de célébrer ces fêtes pascales par notre conduite et notre vie ». Et comment le faire, sinon en recevant le corps du Seigneur, cette nourriture divine et sanctifiante préparée pour nos âmes ?

I. — *La surabondance et l'indigence*

« Lorsque j'aurai été élevé (en croix), disait Jésus, j'attirerai tout à moi. » Une source de vie a été ouverte sur ce rocher du Golgotha, d'où viennent d'immenses richesses spirituelles que nous appelons : grâces, ou faveurs purement gratuites de Dieu.

« O Dieu, vous avez voulu que votre Fils unique suspendu à la croix fût transpercé par la lance du soldat, afin que son Cœur ouvert, trésor de la divine largesse, versât sur nous des torrents de pardon et de grâce, et que ce Cœur, qui ne cessa jamais de brûler d'amour pour nous, fût un lieu de repos pour les pieux fidèles et un refuge de salut ouvert aux pénitents. » Sanctuaire de la justice, c'est-à-dire de la sainteté de Dieu et de l'amour qui la distribue aux âmes, ce Cœur, éternellement vivant en Jésus ressuscité et d'une activité toute-puissante, ne cesse d'aimer, de faire du bien, de combler les âmes des trésors de sa sagesse et de sa science, de les purifier, de les embellir, de les enrichir et de réaliser ce qu'il promettait à la Samaritaine : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; au contraire, l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissante jusqu'à la vie éternelle » (Jo., IV, 13, 14), ou aux juifs le dernier jour de la fête (Jo., VII, 37, 40) : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive... » Il disait cela de l'Esprit que recevraient ceux qui croiraient en lui.

Notre monde desséché, paralysé par l'influence anémiante d'un matérialisme épais, aspire à vivre de l'esprit, comme une terre aride et sans fruit soupire après la pluie bienfaisante et fécondante. A la nature splendide en son printemps Dieu n'a pas mesuré l'eau, le soleil, l'air, les sucs nourrissants de la terre. Par tous leurs pores, les végétaux, les animaux, le corps humain respirent, aspirent, s'alimentent, se vivifient, se renouvellent. Quelle surabondance de vie !

Les âmes demeureront-elles seules, au milieu de cette luxuriante ambiance, fermées, cloîtrées, asphyxiées, sans lumière et sans eau, condamnées à une mort définitive dans l'étiolement et la stérilité ?

Ah ! secouez votre indolence. Il en est temps encore, m. f. Mais il est grand temps. Craignez Jésus qui passe et qui peut-être ne reviendra pas. La vie, pour un esprit, pour un être intelligent, c'est de « connaître Dieu et celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ ». Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, de Dieu, de la source éternellement jaillissante ! Heureux ceux qui méprisent ces citernes sans eau ou d'une eau croupissante, tout ce qu'un monde matérialisé est capable d'offrir. Interrogez-les. Ils vous diront leur joie de savoir, d'aimer, de posséder Dieu.

Laissez-vous prendre par le Dieu d'amour !

II. — *Désirez ardemment*

Quasi modo geniti infantes... C'est S. Pierre qui vous parle (I Pet., II, 1, 3) : « Ayant donc dépouillé toute malice et toute fausseté, la dissimulation l'envie et toute sorte de médisance, comme des enfants nouveau-nés, désirez ardemment le pur lait spirituel, afin qu'il vous fasse grandir pour le salut, si vous avez goûté que le Seigneur est bon. Rapprochez-vous de lui, pierre vivante, rejetée des hommes, il est vrai, mais choisie et précieuse devant Dieu... »

Ce texte s'adressait autrefois aux nouveaux baptisés. En ce jour, après avoir quitté leurs robes blanches, ils prenaient place dans la communauté. L'Eglise les conviait à « désirer ardemment pour grandir ». Le conseil est singulièrement opportun pour nous. A Pâques, nous avons renouvelé ou accru en nous la vie chrétienne, la grâce sanctifiante. Cette grâce étant une réelle participation à la vie même de Dieu, un écoulement de la nature divine en nos âmes pour l'accroître davantage, il n'est pas d'autre moyen que de puiser à la source, Dieu lui-même. Admirez la perfection de la comparaison : « Comme des enfants nouvellement nés, désirez ardemment le pur lait spirituel. »

Comme la nature matérielle vivante à laquelle il est rattaché par tant de liens, l'enfant a toujours faim. Il semble n'être au monde que pour le sein maternel auquel il puise la vie. Ainsi, dans le désert, le marcheur assoiffé regarde sans cesse l'eau qui miroite à l'horizon. « Aspirez sans cesse vers Dieu par de courts et continuels élancements de votre cœur », nous dit S. François de Sales.

Mais Dieu n'est pas un mirage : « Il n'y a qu'une fête pour l'homme, a écrit un théologien du moyen âge, Maître Eckhart, la grande fête de l'existence de Dieu. » Dieu est tout : Lumière, Amour, Bonheur, Joie à l'infini pour qui veut le servir.

Aussi, la prière ou élévation de l'âme vers Dieu est une sorte de respiration spirituelle, dont l'Eglise a fait une obligation aux différentes heures de la journée à tous les prêtres et religieux, mais dont la nécessité s'impose à tout homme qui veut réellement vivre surnaturellement aspirant aux biens d'en-haut, non à ceux de la terre.

L'admirable psaume 118 est un modèle achevé de cette respiration de l'âme. « *Os meum aperui...* J'ai ouvert ma bouche et j'aspire, tant je sens d'amour pour tes commandements ! » Celui qui croit au Fils de Dieu a ce témoignage de Dieu en lui-même *(Epître)*.

« J'aime ta loi, plus que l'or, plus que l'or raffiné... Elle m'est bonne, ta loi, plus que des milliers

de pièces d'or ou d'argent... La nuit, je me rappelle ton nom, ô Seigneur, et je garde ta loi... »

3° Ne dites pas : Nous ne sommes plus des enfants. — Vous vivez en Dieu qui est votre élément, aussi nécessairement que vos poumons respirent ou que le poisson vit dans l'eau. Sans Dieu, vous vous intoxiquez, vous dépérissez et vous mourez. C'est parce que trop de chrétiens de nos jours ne vivent pas assez de Dieu qu'ils sont myopes, inertes, qu'ils restent spirituellement des enfants. C'est grâce à Dieu, par Dieu seul, que l'homme devient majeur, que sa vision du monde s'amplifie, que son activité se développe, que sa personnalité s'affirme. Donnez-nous, Seigneur, des hommes de prière et nous soulèverons le monde !

Oui, chaque jour un instant de prière réfléchie, de tête à tête, de cœur à cœur de l'homme avec Dieu et le monde sera dans la voie du salut. Un quart d'heure, c'est peu : c'est le minimum requis pour vivre sérieusement. *Viam mandatorum cucurri...*

4° Ne dites pas : Je n'ai pas le temps. — Vous avez du temps pour tout, pour vos affaires, vos distractions. Prenez-vous le temps de manger, de dormir ? Dites : Je réserverai le temps de l'Unique Nécessaire, de ce qui doit être cherché en premier lieu. *Quaerite primum...*

III. — *Communiez souvent*

Heureux les affamés de Dieu ! Ils seront rassasiés.

« J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous », disait Jésus à ses amis. A tous, il a donné ce commandement : « Prenez et mangez-en tous... Prenez et buvez-en tous... » La Sagesse a préparé un grand festin, la table est prête, vous êtes conviés... C'est l'amour de sa créature que le Créateur réclame : il a soif d'amour. Il veut être aimé de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. Il nous fait demander au Père ce « *pain quotidien* » qui est lui-même, Pain du Ciel qui donne la vie.

C'est pourquoi il daigne multiplier sans fin sa présence eucharistique afin de sauver toutes les âmes, « répandant le salut, de son Cœur transpercé : *fundens salutem filiis, transverberato pectore* », accomplissant toute justice, car, s'il est vrai que l'indigne mange et boit sa propre condamnation (I Cor., XI, 29), le pauvre, l'obéissant, l'humble mange et boit sa justification, en mangeant le Corps du Seigneur, en buvant son Sang, avec foi, espérance et amour.

Le Corps et le Sang du Christ devenus nourriture, agissent à la façon d'une nourriture mais d'une nourriture divine : « Tu ne me changes pas en toi : c'est toi qui seras transformé en moi. » C'est un envahissement de notre âme, de nos pensées, de nos vouloirs, de nos activités par la vie même du Seigneur qui devient ainsi notre vie. « Celui qui me mange vivra par moi » (Jo., V, 57).

« Mets ta main, reconnais la place des clous ; prends conscience de ce que j'ai fait pour toi, de ma puissance de Ressuscité, de mon amour de Dieu ; ne sois plus incrédule, mais fidèle » *(Communion).*

Mon Seigneur et mon Dieu ! En croyant, nous avons la vie en son Nom, nous marchons sur ses traces, nous méritons, par sa grâce, de voir un jour, dans la gloire, les cinq plaies qui ont acquis au monde le salut.

* *

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre Nom soit sanctifié ! Que votre règne arrive ! Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! Donnez-nous aujourd'hui notre Pain quotidien !

Avivez en nos âmes la faim et la soif de la justice, de votre règne en nous et en tous nos frères, afin que nous évitions de tomber en ces flammes vengeresses où l'on a soif éternellement, afin que nous soyons rassasiés, lorsqu'apparaîtra votre gloire. *Amen.*

POUR LE JOUR DE PAQUES

LE SALUT DU MONDE

Mes bien chers frères,

Quand Jésus rendit, sur le Calvaire, le dernier soupir, soudain le soleil s'obscurcit et fit place aux ténèbres ; la terre trembla et les rochers se fendirent.

N'est-ce pas l'image de ce qui se produit, en notre temps, depuis que l'on a voulu, hélas ! tuer Jésus dans les âmes ?

Ce sont bien les ténèbres. On ne sait plus reconnaître le vrai du faux, le bien du mal. On cherche, sans pouvoir la trouver, la voie du salut. L'opinion est égarée.

C'est bien aussi une façon de tremblement de terre. Nous vivons dans l'angoisse perpétuelle, dans la crainte de nouveaux cataclysmes. Le sang coule à flots : comptez donc les crimes quotidiens, même, j'allais dire « surtout », entre maris et femmes, entre parents et enfants.

* *

On dit : « Changeons les constitutions ». — Mais les constitutions ne valent que par les hommes qui les appliquent...

Ou bien : « Restaurons l'autorité ». — Oui. Mais il faut une base à l'autorité : laquelle lui donnerez-vous, en dehors de Dieu, qui soit solide ?...

Ou bien : « Faisons régner la justice ». — Oui. Mais sur quoi la réglerez-vous ? Ne craignez-vous pas qu'elle soit, trop souvent, viciée par la passion, la politique, la camaraderie ou simplement par l'erreur ?...

Ou bien : « Donnons au peuple plus de bien-être ». — Mais est-ce cela seul qui élèvera les âmes et réformera les consciences ? Le bien-être terrestre, demandez donc ce qu'il en faut penser à ceux qui dorment là, sous les dalles de cette église, ou au cimetière tout proche ? Les plus heureux de ce monde quittent tout, et d'eux-mêmes il ne reste qu'une poignée de poussière ; la terre des quelques pelletées qu'on jette sur leur cercueil n'est même pas la leur. Et à cela, vous ne pouvez rien...

Ou bien : « Appelons la science à notre secours ! » — La science ? Un mot ! Il y a des sciences : sur laquelle comptez-vous ? La chimie, la physique, la mécanique, la biologie,... sur laquelle ? Les sciences, avec leurs découvertes splendides, à quoi ont-elles abouti souvent, en définitive ? A accroître, en grande partie, la misère humaine, la mort...

Vraiment toutes les solutions humaines me paraissent bien impuissantes.

* *

Revenons au Calvaire. Tandis que tout croulait et que les ténèbres couvraient la terre, la croix demeu-

rait debout, inébranlée, défiant les éléments déchaînés et les hommes épouvantés.

Il en sera toujours ainsi. « Quand je serai crucifié, avait dit Jésus, j'attirerai tout à moi ! »

Voilà la grande parole, historiquement vraie d'abord ; mais la grande parole qu'il faudrait écouter. Il faudrait que tous les individus, les familles, les nations l'entendent et se laissent « attirer par le Christ ».

Comment voulez-vous sauver le monde, sans le Sauveur ?

« Il nous faut une mystique, disait récemment un orateur incrédule à des religieux. Vous avez la vôtre : je n'en vois pas d'autre. »

On a soif de paix ? — Le Christ a dit : « Bienheureux les pacifiques ; car ils seront appelés les enfants de Dieu ! » Et en son nom, l'Eglise qui le représente ici-bas et le continue, ne cesse de prêcher la paix au monde. Le pape, le grand pape Pie XII, le rappelle souvent ; Pie XI avait dit un jour : « Confondez, Seigneur, les peuples qui veulent la guerre ! »

On désire la liberté ? — Elle ne peut reposer que sur la vérité évangélique. C'est pourquoi Jésus a dit : « La vérité vous délivrera ! »

On souhaite l'égalité ? — La voici, en action : Venu un jour à l'église de Ciernon pour se confesser, et voyant des personnes qui l'avaient précédé et qui l'avaient reconnu, lui céder la place, l'illustre roi des Belges, Albert Ier, s'y opposa : « Non, non, dit-il, ici, nous sommes tous égaux ! »

On soupire après la fraternité ? — C'est le Christ qui a inventé la fraternité humaine. Avant lui, on ne savait ce qu'elle était. C'est la vertu proprement chrétienne, le Commandement nouveau apporté à la terre, le signe inédit auquel on reconnaît les disciples de Jésus...

Et puis encore, même si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, resterait la douleur humaine. Quel baume a-t-on trouvé, pour la soulager, qui remplace la croix du Calvaire ?... C'était pendant la guerre de 1914, dans un petit village de la Marne. L'église avait été transformée en ambulance. Parmi les blessés les plus atteints, se trouvait un officier. Etendu immédiatement sur l'autel pour être opéré d'urgence et sans anesthésie, le major lui prêchait le courage : « J'en aurai, docteur, répondit-il. Quelqu'un avant moi s'est offert en sacrifice à cette même place. » Il ne poussa pas un cri, pas un gémissement. On le félicitait : « Vous avez été admirable ! » Il regarda le Christ qui dominait le Tabernacle et il dit simplement ces deux mots : « Et Lui ? »

Quand l'amour de Jésus remplit un cœur, il a raison de toutes les souffrances.

* *

Au pied du crucifix, sur le Calvaire, se trouvait un groupe d'âmes fidèles jusqu'au bout et malgré tout. Il y en a encore, dans le monde, dans le cloître. Dieu daigne les multiplier ! Elles sont, à l'heure actuelle, notre plus belle, notre plus ferme espérance.

Il y avait aussi ceux qui, épouvantés par tous les phénomènes consécutifs à la mort du Christ, redescendaient de la montagne en se frappant la poitrine. Nous sommes de ceux qui ont, plus ou moins, besoin de se frapper la poitrine. Tous. Nous, les prêtres, comme vous les fidèles...

Nous, les prêtres, nous ne sommes pas plus que vous impeccables ; nous sentons sur nos épaules le poids de toutes les âmes qui nous sont confiées, et notre responsabilité est lourde. Mais, vous l'avouerai-je, très chers frères ? j'ai l'impression que le Souverain Juge sera indulgent pour ses prêtres ; ils rencontrent tant de difficultés à remplir leurs devoirs ! ils se heurtent parfois à la mauvaise volonté, et, le plus souvent, à l'incompréhension. Ils ne veulent pourtant que le bien et votre bien ! Et je le demande à vous, qui êtes des âmes droites : lequel estimeriez-vous le plus, au fond de vous-mêmes : celui qui, pour ne pas mécontenter, n'essaierait point de corriger les vices et les travers, ou de celui qui, au risque de mécontenter, marcherait toujours, coûte que coûte, dans la ligne du devoir ? C'était le cas de S. Paul et du S. Curé d'Ars : ils se montraient parfois terribles dans la lutte contre le mal ; et ceci ne vous empêchera pas, j'en suis sûr, de regretter de n'avoir pas, parmi vous, comme pasteur, un S. Paul ou un S. Curé d'Ars... Qui donc sauvegardera la morale chrétienne, si le prêtre se dérobe ?... Comprenez-le ; dès ici-bas, peut-être ; à coup sûr, dans l'éternité, vous reconnaîtrez ceux qui vous auront, sur terre, le plus et le mieux aimés.

Frappons-nous la poitrine. Chrétiens, chrétiennes, revenons au Christ et à sa Loi sainte. Hors de là, point de salut ! Entraînons à notre suite, par nos exemples, la société tout entière.

Chrétiens, chrétiennes, notre mission providentielle c'est d'être les gardiens de la Flamme et des semeurs d'Idéal. Ne l'oublions donc pas !

* *

Pour sauver Sodome et Gomorrhe, Dieu se serait contenté de quelques justes. Soyons de ces justes, à la puissance immense, qui contribueront à sauver le monde.

Bossuet, en une époque étrangement semblable à la nôtre par plus d'un côté, prêchant à la Cour, venait de rappeler à l'élite qui l'écoutait ses devoirs urgents. Il se tourna ensuite vers Louis XIV : « Sire, c'est aux rois à agir. Ils ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent ; mais ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent. Sire, c'est tout ce qu'un sujet peut dire à Votre Majesté. Il faut dire le reste à Dieu... »

Oui, tandis que les Gouvernements cherchent à assurer la tranquillité du monde et la prospérité des peuples, « disons le reste à Dieu ». Prions-le de les éclairer et de les convaincre qu'ils n'arriveront à rien s'ils ne se tournent vers ce Dieu, Maître et Père de l'Univers.

Avec Toi, à la Cène, au Calvaire,
Ou sur ton Cœur, ou mes pas dans tes pas,
C'est être au Ciel que de marcher sur terre,
Christ, à ton bras.

Ainsi soit-il.

CONFERENCE

Le Monde et le Scandale [1]

Chers auditeurs,

Dans un monde où tout s'en va à vau-l'eau, tel un chien crevé au fil de la rivière, il est recomman-

[1] Nous remercions respectueusement Mgr Henri Petit, vicaire général de Genève, d'avoir bien voulu nous autoriser à publier cette Causerie qu'il donna à *Radio-Genève,* le dimanche 6 février 1949.

dable et vivement recommandé de réagir et de hurler sans cesse : Casse-cou !

La Sainte Ecriture a condamné ces prophètes qui, devant sonner de la trompette pour signaler ses crimes au peuple d'Israël, fermaient les yeux pour ne les point voir et n'avoir point à les condamner. Elle les a fustigés de ces deux mots déshonorants : chiens muets !

Veiller avec des soins toujours inquiets sur chacun de ses frères, c'est là un des devoirs essentiels du prêtre catholique qui répondra devant Dieu non seulement de lui-même, mais de tout le troupeau confié à sa garde.

* *

Le monde va mal, très mal même, parce que dès l'apparition de l'homme sur la terre, un grave scandale a été commis.

Lucifer l'ange de la lumière, devenu depuis sa chute *Satan* ou « l'adversaire de Dieu », a commis le crime d'abuser de la liberté et de la crédulité de l'homme.

Un faux aiguillage inspiré par la haine et par la jalousie a fait dérailler le train de l'humanité et introduit la mort où Dieu avait créé la vie, et la douleur là où il avait établi le bonheur parfait.

Les fils du diable, hélas ! se sont multipliés sur la terre, y renouvelant le geste homicide de leur père Satan.

Etonnez-vous après cela que l'humanité de plus en plus déchristianisée et désaxée s'en aille de scandale en scandale et de catastrophe en catastrophe.

Qu'est-ce que le scandale ? — « *Scandalon* », en grec, c'est l'obstacle, le caillou qui, placé devant les pas d'un homme le fait trébucher et tomber.

A cette définition imagée et déjà très claire, donnée par l'étymologie, ajoutons la définition, plus précise encore fournie par la morale : « Le scandale est une parole, un geste ou un acte manquant de rectitude et offrant pour le prochain une occasion de ruine spirituelle. »

Le scandale n'est pas un péché purement personnel, mais comme une espèce de péché originel qui, se communiquant et se répandant, infecte l'âme, non seulement de son propre venin et de sa propre malice, mais de la malice encore de ceux à qui il s'étend et sur lesquels il se répand.

Nos paroles, nos gestes, nos actes surtout ont une répercussion indéfinie. Une pierre tombe dans un lac : elle crève le miroir de l'eau et, plus ou moins vite, descend jusqu'au fond où elle s'arrête et se pose. Mais les rides concentriques qu'elle a déterminées sur la surface du lac se multiplient, grandissent et s'étendent de plus en plus.

La pierre, elle, demeure immobile et inerte, le trouble qu'elle a produit ne cessera peut-être jamais.

* *

Il y a évidemment scandale et scandale.

Il y a celui des sots qui, pour un rien pensent faire merveille de se scandaliser et croient montrer en cela vertu et délicatesse de conscience, tandis qu'en réalité ils font preuve de sottise et d'étroitesse d'esprit. C'est le scandale pharisaïque qui n'est trop souvent qu'un effet sans cause et qui, de ce fait, ne mérite aucun égard.

Il y a aussi le scandale des faibles. S. Paul, en face de ces âmes ignorantes, poussait la délicatesse à l'extrême. « Si mon frère, disait-il, se scandalise de me voir user de telle nourriture, toute ma vie, je m'en abstiendrai » (I Cor., VIII, 13).

Nous devons en effet, non seulement fuir ce qui est mal, mais même éviter jusqu'à l'apparence du mal (I Thess., V, 22). Et c'est le même S. Paul qui écrivait aux Corinthiens : « Tout m'est permis, mais tout n'est pas pour cela convenable ou expédient » (I Cor., VI, 12).

Le vrai scandale cependant, c'est le scandale prévu recherché, et volontairement provoqué. Ceux qui le commettent, celui-là, prêtent main-forte au démon, le grand scandaleux. Les docteurs de l'Eglise, avec raison, qualifient ces misérables de « prolongement du diable : *supplementum diaboli* ».

Ils tendent leur toile comme la grosse araignée venimeuse et attendent, parfois avec une patience infinie, qu'une proie s'y laisse prendre.

Les Allemands ont créé le nom de *Schadenfreude*, la « joie du dommage ». Ce mot exprime fort bien le plaisir féroce de corrompre et de nuire qui caractérise certains scandaleux lesquels, écrivassiers ou pornographes, pseudo-artistes ou cabotins, dévoyés ou libertins se font un joyeux métier de jeter aux quatre vents les graines du péché et les fleurs du mal.

Au Moyen Age que de « lumineux » génies s'obstinent à appeler le ténébreux Moyen Age, — sans doute parce qu'il n'a pas construit des silos et des gratte-ciel, mais seulement des basiliques et des cathédrales, et qu'il n'a créé que la Chevalerie supplantée de nos jours par une muflerie sans précédent, — au Moyen Age, dans ses maladreries, l'Eglise prodiguait aux lépreux les soins les plus maternels. Mais, après leur avoir donné son secours, elle leur adressait les plus énergiques défenses : « Vous ne toucherez pas à un enfant ! »

Aujourd'hui les pires bacilles de l'incroyance et de l'immoralité sont fabriquées en séries par des empoisonneurs patentés, et prudemment et savamment inoculés à notre jeunesse et jusqu'à notre plus tendre enfance.

Ils savent fort bien que ce n'est pas la santé, mais la maladie qui est contagieuse, et ils empoisonnent l'humanité dans ses sources vives.

Honneur donc à ceux qui pourchassent dans les laboratoires les moindres traces d'une possible contagion physique ! Mais bien plus encore félicitations à ceux qui, parallèlement, détectent les malfaiteurs littéraires et les pornographes de tout acabit et signalent les scandaleux et les malpropres quels qu'ils soient, à la vindicte publique !

Déjà sont appréciables et louables de simples indignations d'artistes.

Un jour, un marchand de bric-à-brac ayant apporté à Ingres un fragment de Vélasquez qu'il avait découpé dans une toile plus grande, Ingres, indigné de cette mutilation, se précipite sur lui, le traite de brute de misérable, d'infâme, à tel point que le marchand effrayé s'enfuit, abandonnant son tableau.

Or, à notre époque, ils ne sont point rares les livres où l'on traite de vandales, avec une indignation non feinte, ceux qui dégradent un monument, ceux qui mutilent ou seulement volent une œuvre d'art et les gens qui font ces livres n'ont pas honte d'en écrire d'autres où ils enseignent à dégrader les âmes.

Ils remplissent le monde des cris que leur arra-

chent un pot cassé, une gargouille abattue, un clocheton mal refait ; mais ces amis du beau, ces conservateurs de l'intégrité des choses, trouvent que cela n'est rien de souiller une âme et de détruire une vertu. Que dis-je ? Non, ils ne trouvent pas que ce soit rien : ils estiment au contraire que c'est beau, et quand ils l'ont fait, ils s'en glorifient (L. Veuillot).

Triste aberration que celle-là et que rachète le cri d'horreur d'un S. Vincent de Paul. Un soir, comme il marchait dans les rues de Paris, il aperçut dans l'ombre un groupe d'où partaient des cris déchirants. Il s'approche et il voit un saltimbanque qui déformait les membres d'un enfant pour le faire servir à son métier — : « Le misérable ! » s'écrie le saint prêtre, « je l'avais pris pour un homme ! »

Monstre, voilà le nom du scandaleux qui déforme non pas les membres, mais l'âme d'un enfant.

On verse aujourd'hui, et avec raison, des larmes de pitié sur de pauvres petites victimes innocentes de la méchanceté humaine et qui portent sur leur corps émacié les stigmates de la faim, de la maladie et de souffrances imméritées.

Restera-t-on toujours insensible devant la multitude des âmes assassinées par des plumes sales ou abruties par des spectacles lascifs ou des exemples licencieux ?

A la fin de cette courte causerie, je voudrais, à mes auditeurs, avoir infusé, du scandale, une telle horreur qu'elle devienne contagieuse et se répande au loin, tout autour d'eux pour empêcher le scandale de se commettre ou du moins (car le scandale au dire même du Christ est un mal qui, vu la malice humaine, ne se peut complètement éviter) pour le rendre moins fréquent et moins meurtrier.

* *

Bourdaloue dans son Premier *Avent*, prêché devant Louis XIV, dont la conduite privée laissait beaucoup à désirer eut un sermon sur le scandale où l'on trouve ces fortes et courageuses considérations :

« Si, dit-il, selon la loi de Dieu, celui qui pèche doit mourir, beaucoup plus, dit S. Chrysostome, celui qui fait pécher, celui qui incite au péché, celui qui conseille le péché, celui qui donne l'exemple du péché, celui qui fournit le moyen et les occasions de péché : tout cela, en quoi consiste le scandale, étant sans contredit plus punissable et plus digne de mort que le péché même. »

Cette indignation devant le meurtre des âmes on la trouve aussi éloquemment exprimée dans une des conférences de Lacordaire, l'apôtre et l'ami des jeunes gens :

« Nous lisons dans l'Ancienne Loi. « Si l'un de tes frères te dit : « Viens, suivons les dieux étrangers », tue-le. Pourquoi ces foudres terribles ? Si je vous disais : « Prenez ce poignard, écartez les vêtements de cet enfant, frappez-le au cœur », vous reculeriez d'horreur, n'est-il pas vrai ? Mais qu'est-ce que tuer le corps auprès de tuer l'âme !...

« Quand je réfléchis à ce que c'est tuer une âme, moi chrétien, racheté par l'Amour, je comprends cette parole de l'Ancienne Loi, et je me sens tenté d'enfoncer le glaive dans le sein du corrupteur. »

Or Lacordaire et Bourdaloue ne sont que l'écho lointain de Celui qui a tant aimé les enfants et, après les avoir caressés et bénis a prononcé ce terrible anathème : « Malheur au scandaleux ! Il faudrait qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le précipitât au fond de la mer ! »

« Ah ! Messieurs, mourir avec la joie sacrée qu'on n'a jamais fait le moindre mal à une seule âme. Mourir avec la confiance de n'avoir jamais scandalisé un seul de ces enfants dont le Seigneur disait : « Leurs anges contemplent la face du Père qui est au ciel ! » Mourir avec la certitude bienheureuse de n'avoir jamais profité d'une infirmité, abusé d'une pauvreté, trompé une ignorance ; avec l'honneur de n'avoir jamais rencontré devant soi la faiblesse sacrée de la fille de Dieu que pour la respecter, la protéger et la défendre. Mourir enfin, en se disant qu'on n'a jamais étendu d'un pouce l'empire du mal sur la terre, mais qu'on a étendu au contraire les limites sacrées de l'empire du bien, qu'on a dépensé son esprit, ses années, sa fortune et ses forces à soutenir le règne de la vérité et de la justice : quelle joie, Messieurs, quelle incomparable consolation, quelle ferme assurance au milieu des ombres des derniers moments, quel honneur devant les hommes, quelle protection devant Dieu ! »

Que ce discours de l'Abbé Perreyve, le dernier prononcé par lui à la Sorbonne en 1864, devienne l'expression de notre ultime désir et notre prière la plus ardente !

H. Petit, vic. gén.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

LIX

LA FRANCE ET L'ÉGLISE

Action de la Providence

A l'heure où tous ces barbares déferlent sur l'empire romain d'occident, que va devenir le frêle esquif de Pierre ? Il est faible encore, il est bien ballotté ; Ne va-t-il pas sombrer au milieu de tout ce déluge ? Non, c'est le moment du « *duc in altum* », au large... La barque de Pierre ne sombrera pas car Dieu suscite des pontifes comme S. Léon-le-Grand qui arrête Attila sous les murs de Rome, comme font S. Didier, S. Loup, S. Aignan, aux portes de Langres, de Troyes et d'Orléans. Il suscitera également des saints, comme Geneviève qui va protéger Paris, comme S. Benoit qui domptera Totila, un des successeurs d'Alaric. L'Eglise a triomphé de la Bête romaine ; elle va de nouveau triompher des barbares. Bien plus, elle les attachera à son service et ils deviendront ses défenseurs les plus vigoureux et ses meilleurs sujets. L'Eglise était en mesure de les recevoir. Elle avait des évêques à toutes les portes de l'empire, des moines sur les chemins de tous les barbares ; ses basiliques étaient ouvertes, ses baptistères préparés ; elle était prête.

* *

Les barbares, direz-vous, ne sont pas encore tous convertis à la foi ! C'est vrai. Mais l'Eglise, qui a horreur de la violence, qui agit avec douceur et force, procéda comme toujours avec ordre. Une première élimination avait été faite en 451, aux « champs Catalauniques », où les peuples barbares se mêlèrent dans une lutte horrible et sanglante, où se joua pour l'Europe la grande partie de la civilisation du Christ contre la barbarie des Huns. Restaient en présence les *Burgondes*, dans la vallée du Rhône, les *Wisigoths* en Aquitaine et dans le bassin de la Garonne,